

CHAPITRE PREMIER

Pour le mariage de Giraud, son fils aîné, Joseph Bressy avait tenu à organiser une grande réception. En fin d'après-midi, alors que la noce battait son plein, il ne faisait plus de doute que l'objectif était atteint. Tout en fumant un cigare sur la terrasse de son bureau, il contemplait avec un sourire satisfait la centaine d'invités sur les pelouses du jardin, en contrebas. Un brouhaha de musique et de voix s'élevait jusqu'à lui, traversé çà et là par les notes cristallines d'un rire de femme. Le ciel était d'un bleu éclatant ; la chaleur printanière d'une tiédeur parfaite. Tout se déroulait à merveille.

Joseph gonfla sa poitrine ; son regard embrassa le paysage qui se déployait devant lui. Devant le mas, après le vaste demi-cercle de pelouse et la haie de cyprès qui en bordait le contour, la longue allée de pins parasols plantée par son arrière-grand-père formait une flèche, dont l'extrémité allait se perdre à l'horizon. De part et d'autre, sur une large bande entre le Vaccarès et le Rhône, tout ce que son regard couvrait lui appartenait. Avec sa centaine d'hectares, la manade Bressy était une des trois plus étendues de toute la Camargue. Son cheptel de taureaux s'élevait à plus de trois cents têtes, sans compter les chevaux, les robustes camarguais à robe claire que montaient les gardians.

A presque soixante ans, Joseph avait tout ce qu'un homme peut rêver de posséder. Une grande propriété, une science de manadier et de dresseur réputée jusqu'en Andalousie, une santé de fer, un corps taillé dans le marbre par l'équitation, plus une femme et deux enfants aussi bien portants que lui.



« Elle y mettait tout son cœur. »

Il poussa un soupir contrarié; sa mine s'assombrit comme chaque fois que ses pensées revenaient sur sa progéniture.

Son aîné, qu'il mariait ce jour-là, avait la même passion que lui pour la terre et les taureaux. Joseph pouvait envisager sans crainte de lui transmettre un jour les rênes de la manade, mais, malgré ses trente-cinq ans, Giraud se comportait comme un chien fou dans sa vie privée: il baisait tout ce qui passait à sa portée. Il avait fallu sévir pour éviter que le jeune homme compromette son avenir et celui de la famille en essayant des bâtards dans toute la région.

Quelques mois plus tôt, après un énième scandale évité de justesse grâce à ses relations et à quelques compensations financières, Joseph n'avait laissé que deux solutions à Giraud: ou il se mariait, ou il quittait la manade. Conscient de tout ce qu'il risquait de perdre, Giraud avait consenti à épouser la première fiancée qui conviendrait à son père.

Joseph espérait que ce mariage serait la dernière étape de la jeunesse agitée de son fils. Désormais, Giraud allait enfin s'assagir, lui offrir les héritiers dont il rêvait depuis si longtemps, et qu'il se promettait d'élever mieux que ses propres enfants.

En effet, sa fille Diane n'avait pas non plus comblé ses attentes. Elle avait fait de brillantes études vétérinaires qui lui permettaient de tenir une place importante sur le domaine. Seulement, à trop fréquenter les gardians, elle était devenue comme eux, brutale dans ses attitudes, et dans sa façon de vivre. Elle préférait s'amuser avec des assistants qu'elle aimait dominer que se caser et procréer. A trente-deux ans, pas encore mariée, elle n'avait pas donné le moindre héritier.

Joseph soupira; puis il chercha des yeux parmi la foule la tache claire de la robe de mariée. La jeune et blonde Florence que Giraud venait d'épouser représentait désormais son meilleur espoir.

Cinq mois plus tôt, au centre équestre où la gamine travaillait et où ils étaient allés livrer une jument, Joseph avait remarqué que Giraud s'intéressait à elle. Quand au cours des jours suivants, il s'était renseigné à son sujet, il n'avait d'abord pas cru en sa chance; il avait cherché la faille, mais en vain. Elle était parfaite. Etrangère à la région, orpheline, sans autre lien qu'une lointaine tante qui ne chercherait pas à fourrer son

nez dans leurs affaires. Excellente cavalière, d'une beauté saine et radieuse, assez affriolante pour retenir, au moins quelque temps, Giraud entre ses cuisses, et assez robuste pour porter ses futurs petits-enfants, et pour injecter un beau sang neuf à la lignée!

C'est la bru dont il avait rêvé. De plus, sans être idiote, Florence, encore naïve, avait signé sans se méfier un contrat de mariage qui la tenait pieds et poings liés, et qui l'empêcherait, quoi qu'il arrive, de songer à quitter la famille en revendiquant quoi que ce soit. Elle était une Bressy, désormais. Et, dans quelques heures, une dernière cérémonie la scellerait à jamais à la manade, et donc à lui, Joseph, qui en était le maître...

Il commençait à s'inquiéter de ne pas trouver la mariée parmi les invités quand son regard fut attiré par un mouvement sur la façade, juste au-dessous de lui. Quelqu'un fermait les volets de la chambre de Giraud. Il n'eut que le temps d'apercevoir un bras de femme.

Intrigué, il fronça les sourcils. Il pénétra dans son bureau.

Dans un angle de la pièce, une console de vidéosurveillance lui permettait de savoir ce qui se passait partout chez lui et dans divers endroits de la manade sans avoir à se déplacer. Ce système lui avait coûté une petite fortune, mais il ne le regrettait pas. En tant que responsable de la famille et de l'exploitation, il estimait que cela faisait partie de ses devoirs, mais aussi de ses droits.

Il lui suffit d'appuyer sur quelques boutons, et il eut une vue parfaite sur l'intérieur de la pièce dont les volets venaient d'être refermés. La caméra se trouvait juste en face du lit de son fils, derrière la grille du climatiseur.

En découvrant que la chambre était occupée par sa nouvelle bru et par son amie rousse que tous les hommes du mas avaient déjà remarquée, Joseph eut un petit sourire. Tout en rapprochant son fauteuil à roulettes de l'écran, il déplaça son téléphone portable, composa un chiffre sur le clavier avec son pouce, puis il le porta à son oreille.

— Je t'attends dans mon bureau, Magali. Dépêche-toi.

Après avoir reposé le téléphone près de lui, sans quitter l'écran des yeux, il ouvrit la braguette de son pantalon. Il se

cala confortablement dans son fauteuil, les cuisses ouvertes, les bras sur les accoudoirs.

Quand la jeune fille pénétra dans la pièce, elle comprit ce qu'il attendait d'elle. Sans un mot, elle ferma la porte à clef, puis vint s'agenouiller devant le fauteuil du Maître.